

Les poèmes de Robert Marteau

Robert Marteau, *Travaux sur la terre*. Aux Éditions du Seuil.
Paris 1966, 96 p.

Gilles Marcotte

Volume 8, numéro 5-6 (47-48), septembre–décembre 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30095ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcotte, G. (1966). Compte rendu de [Les poèmes de Robert Marteau / Robert Marteau, *Travaux sur la terre*. Aux Éditions du Seuil. Paris 1966, 96 p.] *Liberté*, 8(5-6), 135–137.

la poésie

les poèmes de robert marteau

Les poèmes de Robert Marteau ont une richesse verbale et symbolique peu commune et qui, littéralement, enivre. Ils sont chargés des mots somptueux, ou qui le deviennent par l'opération d'une syntaxe extrêmement subtile, quasi mallarméenne. Aucun doute, ici, quant à la légitimité du langage : il est investi de tous les pouvoirs, il se déploie dans une générosité sans mesure. La poésie de Robert Marteau est au premier chef incantation, état second du langage et de la conscience. On n'y plonge pas sans inquiétude, car elle brise radicalement avec les lois du discours, et sa richesse même est fonction d'une aventure où le langage — et ce qu'il porte — se construit sur ses propres ruines. A chaque page de *TRAVAUX SUR LA TERRE*⁽¹⁾, la parole renaît, comme le phénix, de ses cendres.

Sans doute les poèmes de ce recueil ont-ils une clé. Le poète s'y réfère explicitement dans l'Ode numéro 8 :

Vous avez eu tort de renier la magie blanche, de dénigrer l'héritage et de jeter dans le puits les douze clés.

Et, dans *Travaux pour un bûcher*, la doctrine se propose en clair :

Les dieux sont immortels mais ils vivent masqués

Qu'ils changent de visage et nous croyons changée

Leur nature pourtant qui est surnaturelle

Puisqu'en Un ils sont trois et multiples de trois

Peuplent l'Olympe et le Nil les îles les bois.

On croit lire Ronsard, le Ronsard des Odes, ou tel autre de ces poètes du seizième siècle qui renouaient avec la tradition ésotérique vainement combattue par le christianisme. La poésie de Robert Marteau, sur ce point, se fait volontiers didactique; plus que

dans son premier recueil, *ROYAUMES* et je ne suis pas sûr que cette référence au système soit favorable à la poésie. Il reste que la tradition ésotérique est l'un des lieux privilégiés — Robert Marteau dirait : *le lieu* — de la poésie, la moderne aussi bien que l'ancienne, et il n'est pas nécessaire de se faire « croyant » pour entrer dans les oeuvres qui l'occupent. Elle est à la fois explication rationnelle et donneuse de formes : on peut récuser la première tout en admettant la fécondité de la seconde.

« . . . l'Olympe et le Nil les îles les bois » : presque tous les thèmes — ajoutons-y l'Espagne — de *TRAVAUX SUR LA TERRE* sont réunis dans ce vers, et le poète les entrelace dans des « correspondances » qui font le jeu d'une authentique poésie. Poésie de culture, mais aussi d'expérience immédiate, et qui rejoint les grands mythes traditionnels par la voie des travaux de la terre, que Robert Marteau évoque dans les mots les plus solidement concrets:

Un pré de sauge, loin, c'est la nuit, quand à l'ouest l'assemblée des scieurs de long — surineurs parfois s'il y a des règlements de compte à cause de la paye — de la gamelle d'étain tire la soupe compacte.

Madriers, charpentes équarries parmi le blond chantier : de chaque pièce le cube est écrit sur la section au crayon à bois.

Ils vont le dimanche dans les métairies acheter des chèvres, Et prennent debout les vendeuses de vin enivrées par la sciure et la résine.

Une puissance paysanne soutient et nourrit, dans l'oeuvre de Robert Marteau, les manoeuvres subtiles et passionnées de la recherche du *centre*. Cette poésie a le goût profond des choses, et son langage a la vigueur la précision d'une main qui se referme sur son objet. Par quoi elle échappe à la préciosité qui menace toujours les poésies vouées au secret. Qu'elle se concentre dans des sonnets durs et pleins, bijoux fermés sur leur propre richesse, ou qu'elle se répande dans les laisses de l'ode, elle ne renonce jamais au terreau d'origine. Aucune poésie n'est moins exsangue que

celle-ci, qui s'avance dans les dédales de la connaissance avec des mots pleins de terre. Semblable à Poséidon, « dieu noir », le poète :

*Feuille sur feuille, en sens obscur il abonde
(Au prophète trop clair); il vide son grenier,
Au sel astreint la mer, à la pierre le monde.*

Le « sens obscur », Robert Marteau le traque aux quatre coins du mythe, dans tous les replis de la phrase, mais je tiens qu'en poésie la manière importe plus que le but, le chemin plus que l'arrivée — d'ailleurs toujours différée. Ceux de *TRAVAUX SUR LA TERRE* comptent parmi les plus beaux, parmi les plus séduisants (au sens d'un profond *détournement* de l'imaginaire) de la poésie d'aujourd'hui.

GILLES MARCOTTE